

## **Anabases**

Traditions et réceptions de l'Antiquité

10 | 2009 Varia

# La *Bibliothèque* de Photios au XIX<sup>e</sup> siècle : Jean-Baptiste Constantin, la traduction inédite, le manuscrit disparu

## Stefano Micunco



#### Édition électronique

URL: http://journals.openedition.org/anabases/690

DOI: 10.4000/anabases.690

ISSN: 2256-9421

## Éditeur

E.R.A.S.M.E.

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 205-218 ISSN : 1774-4296

## Référence électronique

Stefano Micunco, « La *Bibliothèque* de Photios au xixº siècle : Jean-Baptiste Constantin, la traduction inédite, le manuscrit disparu », *Anabases* [En ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 21 octobre 2019. URL : http://journals.openedition.org/anabases/690 ; DOI : 10.4000/anabases. 690

© Anabases

La *Bibliothèque* de Photios au XIX<sup>e</sup> siècle: Jean-Baptiste Constantin, la traduction inédite, le manuscrit disparu

STEFANO MICUNCO

## "Liceat in hoste virtutem admirari"

Au milieu des années 1570, l'Espagnol Juan de Mariana (1535-1624), jésuite et intellectuel large d'esprit, réalisa un épitomé de la Bibliothèque de Photios de Constantinople qui resta sous forme manuscrite<sup>1</sup>. Les motivations qui le poussèrent à renoncer à divulguer son travail peuvent être décelées dans la Praefatio, où Mariana fait l'éloge des œuvres du patriarche; il ressentait l'exigence de modérer le ton de l'exaltation avec les mots «liceat in hoste virtutem admirari». Les vicissitudes de Photios, ses positions hostiles au pape Nicolas I<sup>er</sup>, sa condamnation furent évoquées pendant les travaux du Concile de Trente (1545-1563), lorsque les actes du VIIIe Concile Œcuménique (IVe Concile de Constantinople, 869/70, celui qui avait condamné Photios) recommencèrent à circuler: montrer de l'intérêt à l'égard d'un personnage aussi «ambigu » pouvait sembler pour le moins compromettant. La Regula secunda de l'Index librorum prohibitorum de Rome (1564) établissait irrévocablement l'interdiction de publier les œuvres d'haeretici qui traitaient de théologie, mais elle fixait aussi des mesures extrêmement sévères à l'égard de la publication de livres non théologiques, écrits par des auteurs qui se situent en dehors de l'orthodoxie: Aliorum autem haereticorum libri, qui de Religione quidem ex professo tractant, omnino damnantur. Qui vero de Religione non tractant, a Theologis Catholicis, jussu Episcoporum, et Inquisitorum examinati, et approbati, permit-

L'Épitomé, conservé dans les mss. London, British Library, Egerton 1870 et Madrid, Biblioteca Nacional Bb-185 (= 9203), a été récemment publié par G. Solaro, *Epitome latina di Fozio*, Bari, Edizioni Dedalo, 2004.

tuntur. La Bibliothèque de Photios, qui constitue un recueil de matériaux bio-bibliographiques et d'extraits d'auteurs de l'Antiquité classique jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle, aussi bien de textes sacrés que de textes profanes<sup>2</sup>, était «irrégulière» de tous les points de vue. Il s'agissait du travail érudit d'un personnage mal vu par l'Église Romaine, qui se prononçait sur des œuvres théologiques; ensuite, parmi les auteurs sacrés passés en revue, il parlait même de nombreux hérétiques (ariens comme Eusèbe de Césarée et Philostorge, monophysites comme Jean Philopon et Stéphane Gobar, manichéens comme Agapios, nestoriens comme Théodore de Mopsueste, Théodoret etc.); enfin, Photios alternait les «fiches» sur des œuvres à sujet sacré avec d'autres concernant des œuvres profanes même «inconvenantes», comme celles des romanciers, pour lesquelles il nourrissait un intérêt manifeste (Achille Tatius, Antoine Diogène, Héliodore, Jamblique, Lucien de Samosate, Lucius de Patras).

Dès avant Mariana, les tentatives d'édition de ce texte n'avaient pas manqué. Conrad Gesner s'y était essayé deux fois, la première en 1545, en cherchant la collaboration d'Arnoul de Lens, le bibliothécaire de Diego Hurtado de Mendoza (ambassadeur de Charles V au Concilie de Trente), la deuxième dix ans après, sur la proposition du libraire italien Pietro Perna<sup>3</sup>. En 1571, le hongrois Sambucus (Joannes Zsamboky, 1531-1584) écrivit à Alde Manuce à propos de son projet de publier Photios, projet qui n'arriva pas à bon port – semble-t-il – à cause de l'indisponibilité de manuscrits complets de la *Bibliothèque*. Henri Estienne ne rencontra pas ce genre de problème lorsque, en 1557, il décida de publier de savoureux avant-goûts de l'anthologie photienne, c'est-à-dire les extraits de certains auteurs perdus, comme Ctésias de Cnide, Agatharchide de Cnide, Memnon d'Héraclée (Genève 1557), sans toutefois en révéler la provenance de la *Bibliothèque*.

L'editio princeps complète de la Bibliothèque parut seulement au début du siècle suivant, grâce à David Hoeschel, luthérien actif dans la tolérante Augsburg (1601). En face du texte grec, il aurait probablement dû faire figurer la traduction latine d'André Schott (1552-1629), le jésuite belge qui avait stimulé et rendu possible le début des travaux éditoriaux en offrant à Hoeschel son manuscrit de la Bibliothèque (Palat. Gr. 421/422)<sup>4</sup>; mais Schott rencontra davantage de difficultés que n'en avait

Sur la structure et le caractère de la *Bibliothèque* cf. W.T. Treadgold, *The Nature of the* Bibliothèca of *Photius*, Washington D.C., Dumbarton Oaks, 1980 et J. Schamp, *Photios historien des lettres. La* Bibliothèque et ses notices biographiques, Paris, Les Belles Lettres, 1987, outre le toujours utile K. Ziegler, s.v. "Photios" (n° 13), RE XX 1, 1941, col. 667-737. Quant à la tradition manuscrite cf. E. Martini, *Textgeschichte der Bibliotheke des Patriarchen Photios von Konstantinopel.* I, Die Handschriften, Ausgaben und Übertragungen, Leipzig, Teubner, 1911; G. Cavallo, "Per le mani e la datazione del codice Ven. Marc. gr. 450", Quaderni di storia 49 (1999), p. 157-174 et P. Eleuteri, "I manoscritti greci della *Biblioteca* di Fozio", Quaderni di storia 51 (2000), p. 111-156.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cf. L. Canfora, *Il Fozio ritrovato. Juan de Mariana e André Schott*, Bari, Edizioni Dedalo, 2001, p. 9-13; 57-60.

On l'apprend de la préface de Hoeschel aux notes de l'édition de la *Bibliothèque*.

connues Hoeschel, surtout en raison de l'hostilité renouvelée à l'égard de Photios que l'on a évoquée ci-dessus. Sa traduction ne paraît donc que cinq ans plus tard, encore à Augsburg. Il s'agit de la première traduction complète éditée, mais Schott, à son tour, était au courant de traductions qui avaient échoué et il peut donc s'y référer au début de ses *Prolegomena*, sans toutefois donner le nom des savants qui y avaient travaillé (fort probablement fait-il allusion à Juan de Mariana, Fontanus et Federicus Metius)<sup>5</sup>: Inaudieram pridem, unum et iter alterum in Iberia Graecarum literarum peritissimum, Photii e Graeco in Latinum sermonem commodo publico convertere coepisse, sed coepisse tantum, ac vix dimidia operis parte supersedisse; [...] Romae quoque tertium perfecisse quidem narrabant, sed ad edendum adduci non potuisse.

Cette brève esquisse sur les vicissitudes embrouillées qui conduisirent à l'editio princeps de la Bibliothèque suffit pour se faire une idée de la complexité de l'histoire éditoriale de cette œuvre, qui passe à travers censures, manuscrits cachés, travaux échoués et remployés de manière désinvolte. Cette histoire ne s'achève pas avec les publications de Hoeschel et de Schott; dans la première moitié du xviiie siècle, par exemple, Antonios Katiforos (c. 1685-1763) travailla à une édition de la Bibliothèque avec traduction latine, en étant attentif aux carences de l'interprétation de Schott, mais cette œuvre n'aboutit pas<sup>6</sup>. Ensuite, au XIXe siècle, une traduction en français de l'anthologie photienne, la première traduction complète en langue moderne, achevée et prête à être imprimée, ne parvint pas à dépasser le stade du manuscrit. Cette édition avortée ne causa pas la disparition du travail accompli, même si les deux copies qui le contenaient, celle personnelle de l'auteur et celle calligraphique destinée aux presses, subirent des destins différents mais pareillement troublés.

# Jean-Baptiste Constantin et la traduction de la Bibliothèque

L'auteur de cette traduction, dont on prépare maintenant l'édition, est Jean-Baptiste Constantin<sup>7</sup>, polygraphe français né en 1771 à Soissons, et actif dans le panorama politique aussi bien que culturel de son temps. Constantin participa avec l'armée française aux campagnes contre la Coalition au début de la Première République et, après le traité de Bâle entre la France et la Prusse (1795), il s'installa en Belgique. Dans les

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Cf. Canfora, *Il Fozio ritrovato* [n. 3], p. 113-117. Schott pouvait réutiliser non pas seulement ces travaux, mais aussi les traductions publiées par Estienne, reprises et plagiées sans en citer les auteurs.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Cf. M. Losacco, *Antonio Catiforo e Giovanni Veludo interpreti di Fozio*, Bari, Dedalo, 2003, spécialement p. 109-154.

La biographie de Constantin est l'objet d'étude de Luciano Canfora, que je remercie pour m'avoir fourni les informations ici présentées. Pour une bibliographie des œuvres de Constantin cf. *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, tome XXXI (*colombi-corbiot*), Paris, Bibliothèque Nationale de France, 1907, col. 777-778.

départements occupés, il pratiqua l'enseignement des langues classiques et joua là-bas aussi le rôle de fonctionnaire au service de la France. Après les événements de 1814 et 1815 et la défaite de Napoléon, il resta encore quelques années hors de France, en travaillant comme journaliste libéral aux Pays-Bas. Il rentra dans sa patrie vers la moitié des années '20 et il y resta durant une décennie. Il mourut en Belgique, à Namur, vers le milieu des années '50.

Ce fut dans la période entre la moitié des années '20 et le milieu des années '30 que Constantin, pour gagner sa vie, se consacra, financé par des commanditaires aisés, à des travaux érudits, parmi lesquels la traduction de la Bibliothèque. Dans la copie manuscrite qui conserve ce travail, on trouve un texte imprimé de sept pages à caractère publicitaire, qui visait à susciter, auprès du public potentiel, de l'intérêt pour la Bibliothèque, à faire connaître le travail de Constantin et à solliciter des souscriptions afin que l'édition pût avoir lieu. De ces pages nous apprenons que ce fut le marquis de Fortia d'Urban (1756-1843) qui, à ses frais, chargea Constantin de ce travail, dont la réalisation dura deux ans<sup>8</sup>. Outre l'absence d'une version complète de la Bibliothèque en français (comme pour toutes les autres langues modernes), la nécessité d'une nouvelle traduction était signalée, en rapport avec les carences de la version latine d'André Schott, définie comme «très négligée». Par le biais de ce texte publicitaire, on apprend aussi que l'édition sur la base de laquelle Constantin entreprit son travail est celle d'Immanuel Bekker (Berlin 1824-1825), dont on dit qu'elle venait juste de paraître; étant donné que Constantin employa deux ans pour sa traduction, l'achèvement de cette dernière doit être situé après 1827.

En lisant la conclusion (p. 6), il semble que la seule chose qui retardât l'impression du manuscrit de Constantin était un nombre encore insuffisant de souscriptions:

La traduction de la *Bibliothèque* de Photius comprendra environ six volumes in-8°. La publication de cet ouvrage exigera donc des dépenses considérables. Comme le commerce de la librairie, qui n'est point aujourd'hui dans un état très-florissant, ne permet pas de compter sur un écoulement bien prompt du même ouvrage, le libraire-éditeur a cru devoir solliciter préalablement un certain nombre de souscriptions, pour s'assurer le remboursement au moins d'une partie de ses avances. Aussitôt que ces souscriptions s'élèveront au nombre de cent trente, l'ouvrage, qui est déjà entièrement terminé, sera immédiatement livré à l'impression, et les livraisons des volumes se succéderont rapidement.

<sup>«</sup>M. le marquis de Fortia, qui a déjà donné tant de preuves de son ardent désir de propager les connaissances humaines, conçut la résolution de remplir une lacune qui en rompait l'enchaînement; il crut rendre un nouveau service aux lettres et à la philosophie, en faisant traduire à ses frais l'important ouvrage connu sous le nom de *Bibliothèque de Photius*. Il chargea donc de ce travail M. l'avocat Constantin, qui réunissait toutes les connaissances nécessaires pour y réussir: celui-ci y consacra deux années de son temps, et vient d'y mettre la dernière main » (p. 1-2).

Tout était prêt et même le prix avait été fixé: 6 francs par volume pour les souscripteurs, 7 pour les non-souscripteurs. Mais les souscriptions ne furent probablement pas suffisamment nombreuses pour couvrir les frais. La publication, en effet, n'eut jamais lieu. Dans les années suivantes, le manuscrit calligraphique destiné à la typographie, prêt lui aussi, passa de main en main en suivant un parcours que nous sommes capables de retracer seulement jusqu'au début du xxe siècle, quand il figure dans le catalogue de vente d'un bibliophile appelé Chantepie (1905). La copie que nous pouvons lire, en deux volumes qui ont abouti sur les étagères de la Bibliothèque Nationale de Paris 9, est la copie personnelle de Constantin.

La vie de cette copie a, cependant, été assez troublée. Le premier volume a été amplement remanié et a subi des interventions qui ne remontent pas à Constantin, tant dans le texte que dans la structure du manuscrit. De nouvelles feuilles ont été insérées, dans lesquelles on trouve collées des coupures de textes imprimés de provenances diverses, d'œuvres à caractère encyclopédique jusqu'à des articles de journal, avec le but d'offrir des commentaires, notes, explications, approfondissements concernant le contenu du texte traduit. Jusqu'à la page 500, une écriture petite et assez irrégulière se mélange à celle, plus régulière et harmonieusement inclinée, de Constantin; elle intervient avec insistance afin de remodeler l'aspect formel, substituer des mots, réinsérer des phrases omises, corriger des erreurs (parfois présumées, vu que la correction se produit sur la base de la traduction latine de Schott, et non pas du texte grec), en alourdissant d'encre les pages au point d'en rendre parfois la lecture ardue. Un travail minutieux pas toujours de bonne qualité, comme nous verrons – qui fait penser à une nouvelle tentative d'édition avortée du texte malchanceux. Nous disposons d'un indice pour la datation du travail de ce réviseur. Un des textes imprimés qu'il insère, relatif à la population des Pygmées dont Ctésias parle dans ses *Indika* (Bibliothèque, chapitre 72), est tiré d'une publication dont l'en-tête, date comprise, est lisible en transparence: « Le Bulletin Politique - Paris, Samedi 16 Mai 1874». Mai 1874 est donc un terminus post quem pour ce travail pour lequel, plutôt que de révision, on pourrait parler de réélaboration de la traduction de Constantin.

La *Bibliothèque* est une œuvre extrêmement vaste; pour se faire une idée de la qualité du travail de Constantin, de ses modèles de référence, de son apport à l'interprétation de l'anthologie photienne, on a cru opportun de procéder d'abord par échantillons, en choisissant quelques chapitres significatifs en raison de leur ampleur, de leur difficulté d'interprétation, ou du fait qu'ils ont subi les *curae* du réviseur de façon très évidente. Parmi les chapitres que jusqu'ici j'ai eu occasion d'analyser, le 72 sur Ctésias de Cnide (cf. Bekker 35b 35-50a 4) – contenant un résumé des *Persika* et des *Indika* de cet auteur – a semblé assez représentatif. Nous nous fonderons donc sur ce texte pour proposer quelques observations, portant surtout sur les relations entre la traduction de Constantin et d'autres interprétations.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> NAF 22592-93.

## Constantin: une interprétation originelle et ses modèles

Quoique dans le texte promotionnel on souligne les carences de la traduction de Schott, on peut être sûr que Constantin avait à disposition le texte latin et qu'il le consultait; cela résulte de la comparaison de certains éléments extérieurs au texte, autant que de quelques interprétations.

À la fin de la section du chapitre relatif aux *Persika* de Ctésias, Schott insère un tableau («Regum Persicorum Series ex Ctesia») qui passe en revue les Grands Rois de Perse, pour lesquels il rappelle les noms de la femme et des fils, le nombre des années de règne et les causes de la mort, d'après la narration de l'historien. Constantin traduit ce tableau («Dénombrement des rois de Perse d'après Ctésias») et le place au même endroit, à la fin de la partie concernant les *Persika*, sans rien changer même dans sa structure. Dans la version latine, ensuite, en trois occasions <sup>10</sup> le traducteur insère des portions de texte placées entre parenthèses carrées, qu'il déclare, en marge, avoir tirées *e Bavarico codice* 11; Constantin croit utile de ne pas omettre ces passages, et il ne manque pas d'indiquer qu'ils proviennent *d'un manuscrit de Bavière*.

Quant à la comparaison des traductions, un cas particulièrement évident se trouve dans un passage (45b 19-20) qui, sur la base de différentes motivations, a été l'objet des considérations de divers savants <sup>12</sup>. En parlant de la mer de l'Inde, on dit καὶ θάλασσάν φησιν αὐτόθι οὐδὲν ἔλαττον τῆς ἑλληνικῆς, une expression qui n'est pas claire et qui suscita d'emblée l'intervention de Schott: la substitution qu'il proposa de φησιν par φυσᾶν lui permettait de résoudre l'ambiguïté du texte en considérant que cette indication de Ctésias se référait aux mouvements marins (*Mare ibi nihilominus quam Graecum flatu tumere*). La traduction de Constantin – «La mer ne s'y élève pas à une moindre hauteur qu'en Grèce» – accueille donc la conjecture et l'interprétation de Schott.

On peut relever d'autres ressemblances. En ouverture du chapitre 72 (35b 38-40), par exemple, Photios énumère les livres des *Persika* dans lesquels Ctésias s'occupait de

Elles sont toutes dans la section sur les *Indika*: le récit de l'eau du fleuve Phase qui pouvait se muer en vin après un jour de conservation (46a 34); les informations sur les populations des Sères, des Indiens du Nord, des hommes à la peau d'hippopotame et sur ceux qui sont pourvus d'une queue de Satyre (47a 15); les nouvelles sur le *krokottas*/chien-loup, sur les troupeaux de Chalcis, sur le climat de la Mauritanie, sur la source d'huile dans le pays des Cyonions et sur celle de poissons dans l'île Métadrida (49b 38).

Il s'agit du *Monac. Gr.* 287, un manuscrit varié du xive siècle, qui contient des extraits à caractère surtout astronomique et astrologique. Parmi les autres textes, il y a aussi une version du résumé photien des *Indika* présentée sous le titre διηγήματα Κτησίου Κυιδίου περὶ τῶν ἐν τῆ οἰκουμένη θαυμάτων, qui contient de nombreux ajouts par rapport aux manuscrits de la *Bibliothèque*, *parmi lesquels* les trois morceaux dont il est ici question.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Ĉf. C. Bevegni, "Osservazioni testuali ai codici 63 (Procopio di Cesarea), 72 (Ctesia) e 80 (Olimpiodoro) della *Bibliotheca* di Fozio", *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata* 45 (1991), p. 33-43. Cf. aussi Losacco, *Antonio Catiforo* [n. 6], p. 406-408.

certains sujets: ἐν μὲν τῷ ζ΄ καὶ η΄ καὶ τ΄ καὶ τα΄ καὶ τβ΄ καὶ τγ΄ διέξεσι τὰ περὶ Κύρου καὶ Καμβύσου καὶ τοῦ Μάγου, Δαρείου τε καὶ τοῦ Ξέρξου. Le neuvième livre n'est mentionné dans aucun manuscrit de la *Bibliothèque*, mais tant Schott (sans proposer aucune conjecture) que Constantin l'insèrent dans la liste. Encore, dans un autre passage (44a 12-13), Schott et Constantin interprètent le substantif πίλον comme *tiare* au lieu de *housse*, qui est le sens correct dans ce contexte. En général, toutefois, il ne semble pas que Constantin ait réutilisé de manière acritique le texte latin.

D'autre part, il y a des cas où Constantin prend ses distances par rapport à Schott: le choix de leçons différentes et la récupération de données omises dans le texte latin montrent l'autonomie du travail du savant français. De cette autonomie il donne une preuve, malgré lui, par l'entremise d'une méprise. Ctésias rendait compte d'un autel que Darius, en passant ( $\pi\epsilon\rho\hat{\omega}\nu$ ) le Bosphore et l'Ister pour entrer en guerre contre les Scythes, avait érigé au nom de Zeus protecteur des passages: ὅτι τὸν βωμόν, ὃν  $\pi\epsilon\rho\hat{\omega}\nu$  Δαρεῖος κατέθετο ἐπ' ὀνόματι διαβατηρίου Διὸς ἡφάνισαν (38b 21-23). Constantin traduit: «Parce qu'ils avoient fait disparaître l'autel que Darius, roi de Perse, avoit érigé au nom de Jupiter Diabatérieu» L'équivalent du participe  $\pi\epsilon\rho\hat{\omega}\nu$  est absent, mais il qualifie Darius de *roi de Perse*: de toute évidence, Constantin a lu par erreur un génitif pluriel  $\Pi\epsilon\rho\sigma\hat{\omega}\nu$ . Cette faute banale met en évidence le fait que Constantin ne travaille pas constamment avec la traduction de Schott entre les mains, mais il la consulte pour les passages problématiques.

En ce qui concerne l'édition de référence, l'appel à la souscription – on l'a déjà vu – nous informe du fait qu'il s'agit de celle de Bekker; cette information est confirmée par une note du même Constantin. On a déjà parlé des trois insertions tirées du *Monac. Gr.* 30; les trois fois, Constantin avertit en note de la provenance du texte et, dans le premier cas (46a 34), il précise: «Cette phrase est extraite d'un manuscrit de Bavière, et ne se trouve ni dans l'édition de Rouen 13, ni dans *celle de Berlin de 1824 que nous suivons.* » La tradition manuscrite de la *Bibliothèque* est répartie en deux familles qui remontent à deux *codices* principaux: le *Marc. Gr.* 450 A (fin du IX<sup>e</sup> siècle) <sup>14</sup> et le *Marc. Gr.* 451 M (XI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle). L'*editio princeps* de Hoeschel, et par conséquent la traduction de Schott, se fondaient sur des manuscrits appartenant à la tradition de M (ce dernier d'ailleurs n'était pas connu); Bekker redécouvrit le manuscrit A et fut le premier à l'employer. Le travail de Constantin, donc, est apparemment la première traduction de la *Bibliothèque* fondée à un certain degré sur une nouvelle *constitutio textus*.

Il s'agit de l'*Editio Rotomagensis* des frères Johannes et David Berthelin, publiée en 1653.

La datation du *Marc. Gr.* 450 a été récemment anticipée à la fin du IX<sup>e</sup> siècle sur la base des études de N.ZORZI, *Studi sulla tradizione della* Bibliotheca *di Fozio: il Marc. gr. 450*, diss. Padova 1998 et CAVALLO, "Ven. Marc. gr. 450" [n. 2], p. 157-174 (avec la "Postilla" de L. CANFORA, p. 175-177).

### Le réviseur au travail

Celui qui eut entre les mains le manuscrit de Constantin qui est parvenu jusqu'à nous fit tout son possible pour en démonter le texte, lui transmettre son style, se l'approprier, obtenir qu'il répondît à ses critères d'exactitude, en somme. On est en présence d'un véritable chantier dans lequel le travail semble être éternellement en cours. L'intervention du réviseur ne se limite souvent pas à la traduction de Constantin, mais il concerne aussi la sienne: correction, changement d'avis, rétablissement de la première proposition, changement d'ordre des mots tourbillonnent, ce qui ne facilite pas la reconstruction non seulement de *ce qui* a été écrit, mais aussi de *comment* on y est arrivé, à travers quelle succession de mots ou quels parcours de pensées.

Exemplaire de cette activité est le cas de la couleur du perroquet, κυάνεον (45a 37), que le réviseur fait passer à travers toutes les tonalités du bleu, de *cyanée* au départ à *bleu*, à *azure*, pour ensuite passer à *vert*, jusqu'à la décision de reformuler la phrase; à ce point l'adjectif, après une dernière et bizarre incursion dans le *rouge*, revient à la tonalité *bleu*. Comme on le comprend, les interventions n'ajoutent pas toujours quelque chose de nouveau ou de profondément différent au sens; au contraire, la plupart des interventions sont classables comme variantes adiaphores et, de plus, dans bien des cas, elles produisent un effet délétère sur le sens.

Le plus souvent, en effet, ce savant travaille sur la forme. Constantin est un de ces traducteurs qui cherchent à se tenir au plus près de l'original, en tentant normalement, dans les limites du possible, de ne pas changer la structure des périodes et de produire une version qui soit, dans quelque mesure, «superposable» au texte grec. Bien différent est l'esprit du réviseur, tendu vers la restitution dans sa propre langue, à laquelle il est disposé à sacrifier largement la fidélité au texte de départ. Une traduction adéquate est souvent le résultat du juste équilibre entre «principe de conservation» et adaptation aux catégories de la langue d'arrivée; tout abus de ce second élément porte facilement à mal interpréter, surtout si l'on perd de vue l'original. C'est ce qui arrive au réviseur aux prises avec la nouvelle sur le nombre de morts dans la campagne de Cyrus contre les Derbices (37a 4-5): 'Απέθανον δὲ ἐν τῆ μάχη καὶ Περσῶν πολλοί, καὶ  $\Delta \epsilon \rho \beta$ ίκων ἴσοι· μύριοι γὰρ καὶ αὐτοί. De part et d'autre, on eut des pertes de la même entité; l'interprétation de Constantin est donc correcte: «Un grand nombre de Perses périrent dans ce combat, il n'y périt pas moins de Derbices, car leur perte s'éleva à dix mille hommes.» Aux yeux du réviseur, cependant, la période a dû apparaître comme trop fragmenté; au nom de la forme, il modifie de la manière suivante: «Un grand nombre de Perses succombèrent<sup>15</sup> dans ce combat, mais il n'y périt pas moins de dix mille Derbices.» Mais ainsi le concept exprimé par l'ool se perd totalement et, au contraire, le sens semble être que, malgré les nombreux morts parmi les Perses, ceux qui avaient eu moins de chance, c'étaient leurs adversaires.

<sup>15</sup> La recherche de synonymes est une préoccupation constante de ce savant.

Celui qui corrigeait finissait ainsi par mettre de côté le texte grec; pourtant, il pouvait s'apercevoir des petites omissions de Constantin. Cela se produit dans trois cas au moins: l'information sur les années de vie et de règne de Darius (38b 29-30), les indications sur la fécondité des ovins indiens (46b 36), le détail sur la forme carrée de la source *Ballade* (49b 6). Le travail du réviseur, donc, ne voulait pas être une simple correction formelle, mais il avait l'ambition d'améliorer et de faire progresser l'interprétation. La piste qu'il suivait dans son travail de correction, cependant, n'était pas le texte grec, mais la traduction latine de Schott. Par exemple, dans un passage qui contient des informations sur l'influence des eunuques à la cour de Cambyse et sur la campagne de ce dernier en Égypte (37a 29-38), l'interprétation de Constantin enregistre un progrès par rapport à celle de Schott (qui dépend de la tradition de M), parce qu'il se fonde sur une ponctuation et des leçons qui donnent un sens meilleur. Cependant, le réviseur conforme sa traduction à la traduction latine.

SCHOTT: et qui apud patrem etiam maximus fuerat, Bagapates. Hic enim post Petisacæ mortem exercitum adversus Ægyptum, ipsumque Ægyptiorum regem Amyrtæum ducebat [...].

CONSTANTIN: et Bagapatès qui avoit été en grande faveur auprès de Cyrus après la mort de Pétisacas. Ce Bagapatès s'avança à la tête d'une armée en Égypte contre Amyrtée roi des Égyptiens [...].

RÉVISEUR: et Bagapatès qui avoit été en grande faveur auprès de *Cyrus. Après la mort de Pétisacas, Bagapatès* s'avança à la tête d'une armée contre Amyrtée roi des Égyptiens [...].

Nous pouvons aussi préciser à quelle édition de la traduction de Schott le réviseur recourait. Lorsque J.P. Migne la publia face au grec de Bekker, dans son édition de la *Bibliothèque* pour la *Patrologia Graeca* (Paris 1860, volume CIII et part du CIV), de petites altérations furent introduites: il arrive ainsi que le réviseur intervienne sur la traduction correcte de Constantin et la conforme à cette version altérée de Schott.

Parmi les nombreux *mirabilia* du continent indien, Ctésias mentionne la pierre Pantarbe (45a 28-31), un objet en mesure d'attirer à lui les pierres précieuses; et il raconte un épisode où la pierre fut utilisée pour récupérer pas moins de soixante-dix-sept gemmes <sup>16</sup>. Tant Schott que Constantin parlent de soixante-dix-sept, tandis que le réviseur intervient pour corriger le chiffre: soixante-dix-huit. Dans l'édition de la traduction de Schott pour la *Patrologia*, en effet, LXXVII – le chiffre correct – était devenu LXXVIII. Pareillement, vers la fin du chapitre 72 (49a 33), Ctésias propose le nom grec du *Carpion*, une plante indienne très parfumée: μυρόροδα. Schott

En vérité, dans le ms. A on lit *quatre cent soixante-dix-sept*, mais c'est sans intérêt pour notre propos, puisque tant Schott que Constantin accueillent ce chiffre tel qu'il figure dans la tradition de M.

transcrit correctement le nom en grec, mais Migne imprime Μυρόφορα; inexorable l'intervention du réviseur qui barre le *Myrorodon* de Constantin pour le remplacer par *Myrophore*.

Les contributions du réviseur à l'interprétation ne sont pas nombreuses (même si on ne doit pas oublier les trois intégrations de passages que Constantin avait omis). L'effort de réélaboration est surtout formel: parmi les substitutions et inversions d'ordre de mots, reformulations de phrases et explicitations de concepts, ce travail est dans une certaine mesure appréciable (par exemple, la transposition des fréquents gérondifs en temps finis), même s'il est trop souvent excessif et pédant (c'est le cas de la recherche exaspérée de synonymes).

# Un pas en avant, deux yeux en arrière: dans la *Bibliothèque* de René Henry

Entre 1959 et 1977, René Henry publia les huit volumes de la *Bibliothèque* photienne pour Les Belles Lettres <sup>17</sup>, cette édition proposait une nouvelle *constitutio textus* et une traduction intégrale en français. Henry avait déjà manifesté son intérêt pour l'œuvre du patriarche, en publiant, en 1947, une édition critique portant sur le chapitre relatif à Ctésias, pourvue d'un apparat essentiel, traduction française et note <sup>18</sup>.

Le premier volume de l'édition de la CUF contient une introduction de quelque cinquante pages dans laquelle, entre autres choses, il trace une rapide histoire des éditions et des traductions de la *Bibliothèque*. Il est évident qu'Henry cherche à vanter son travail comme un progrès dans l'histoire des études sur la *Bibliothèque*. À Bekker Henry reproche de ne pas avoir su reconnaître «la valeur relative des manuscrits qu'il employait», et annonce que sa *constitutio textus* ne se propose pas seulement d'opérer un examen systématique du manuscrit M, que le savant allemand ne connaissait qu'à travers des copies, mais aussi d'« utiliser le manuscrit A plus attentivement que ne l'a fait Bekker». Et il poursuit sa critique: «Quiconque a eu l'occasion de contrôler quelques pages de son édition sur les manuscrits a pu relever pas mal d'erreurs: fautes de lecture, confusions des "mains" de correcteurs avec celle du copiste et omission de corrections importantes <sup>19</sup>.» Quant aux traductions, Henry définit celle de Schott comme «loin d'être exempte de défauts», et il ne manque pas de souligner qu'« aucune traduction moderne complète n'est abordable et il n'en existe pas en français <sup>20</sup>».

HENRY, *Photius* [n. 19], p. XLI.

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> Il faut y adjoindre le neuvième volume des *Index* par J. Schamp (1991).

R. Henry, *Ctésias. La Perse, l'Inde: les sommaires de Photius*, Bruxelles, Office de Publicité, 1947.

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> R. HENRY, *Photius.* Bibliothèque, I, Paris, Les Belles Lettres, 1959, p. XXXIX.

Malgré ses bonnes intentions, l'édition d'Henry s'avère loin de la perfection. Ses faiblesses sont signalées dès 1960, à propos du I<sup>er</sup> volume, par H. Erbse<sup>21</sup>, et en 1978, après la parution du dernier volume, par T. Hägg<sup>22</sup>; D. Lenfant, dans sa récente édition de Ctésias de Cnide, passe en revue toutes les erreurs, les imprécisions et les omissions de l'édition d'Henry pour le seul chapitre 72, en remplissant trois pages serrées<sup>23</sup>. À ce genre de fautes on doit adjoindre de nombreux cas d'incohérence entre le texte imprimé et la traduction. Dans quelques passages, en effet, Henry, même s'il imprime les leçons de A, fournit une traduction qui répond au texte de M et des manuscrits dérivés (ceux qui sont à la base de l'*editio princeps* et de la traduction de Schott). En somme, comme pour le réviseur de Constantin, pour Henry, le point de référence est parfois le latin de Schott plutôt que le grec de Photios.

Ce phénomène se vérifie aussi en relation à quelques conjectures. Dans le passage relatif à la mer de l'Inde (45b 19-20), dont nous avons déjà parlé (καὶ θάλασσάν φησιν αὐτόθι οὐδὲν ἔλαττον τῆς ἑλληνικῆς), nous avons vu que Schott surmonte la difficulté d'interprétation en substituant φησιν par φυσᾶν («Mare ibi nihilominus quam Graecum flatu tumere»), et que Constantin a manifestement accepté cette correction. La traduction d'Henry est elle aussi conforme à celle de Schott: «La mer qui baigne ce pays n'est pas moins agitée, dit-il, que celle de Grèce.» Mais Henry n'adopte pas la conjecture dans le texte et il n'en fait pas mention dans l'apparat; il insère même dans sa traduction l'incise «dit-il», qui traduit justement φησιν, dont la correction en φυσᾶν est pourtant la condition nécessaire à l'interprétation par «n'est pas moins agitée». Il arrive, en somme, que le savant français reprenne de manière acritique Schott sans se rendre compte du texte grec qui est à la de base de la traduction du jésuite.

Si donc Henry présente son travail comme un pas en avant, son œil est tourné vers l'arrière en direction des interprétations qui l'ont précédé, pour le moins celle de Schott. D'après les dires du savant, il ne connaissait pas la traduction inédite de Constantin: «La présente édition sera, si rien ne vient en empêcher l'achèvement, la troisième édition de la *Bibliothèque*, après celles de Hoeschel et de Bekker<sup>24</sup>: la traduction qui accompagne le texte sera sa *première version intégrale en langue française*<sup>25</sup>. » Pourtant, en confrontant les traductions de Constantin et d'Henry, on constate des points de contact significatifs. C'est surtout une erreur commune qui donne à réfléchir.

H. Erbse, "Photius, *Bibliothèque*. Tome I: *Codices* 1-84. Texte établi et traduit par René Henry", *Gnomon* 32, p. 608-618.

T. Hägg, "René Henry. Photius, Bibliothèque", Göttingische Gelehrte Anzeigen 228, p. 32-60.

D. LENFANT, *Ctésias de Cnide. La Perse, l'Inde, autres fragments*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. CXCVII-CC.

L'Editio Genevensis de Paulus Stephanus (Genève, 1611) et l'Editio Rotomagensis des frères Berthelin (Rouen, 1653), ainsi que l'édition de Migne (Paris, 1860) sont classées comme «réimpressions».

HENRY, *Photius* [n. 19], p. XXXVI-XXXVII.

Selon le récit de Ctésias (36a 38-36b 19), lorsque Cyrus conquit Sardes, Crésus chercha à avoir la vie sauve en se réfugiant dans le temple d'Apollon; là, il fut chargé de chaînes dont il réussit mystérieusement à se libérer. Le phénomène se répéta trois fois jusqu'au moment où Cyrus, qui n'était pas disposé à reconnaître – au contraire de ce que l'historien semble vouloir faire – l'intervention surnaturelle dans cette libération, rejeta la responsabilité sur les compagnons de captivité de Crésus auxquels il fit couper la tête ως καταπροδιδόντες λύεσθαι Κροῖσον. Le texte grec ne crée pas de problèmes d'interprétation, et aucune variante textuelle n'est attestée; la traduction d'Henry «sous prétexte qu'ils avaient trahi en délivrant Cyrus» ne s'explique que comme une distraction du savant, provoquée peut-être par la répétition fréquente des noms de Crésus et de Cyrus dans ce segment narratif (quatre fois le nom du Perse, huit fois celui de son adversaire). Une méprise extrêmement subjective. Étonnamment, Constantin avait succombé, originellement, à la même distraction, en écrivant « comme ayant formé le complot de délier Cyrus»; mais il s'aperçut de l'erreur et superposa le nom Crésus à celui de Cyrus. L'enchevêtrement de lignes d'encre qui en résulte est assez ambigu, étant donné que les deux noms restent lisibles et, sans le recours au texte grec, il est difficile de comprendre lequel des deux mots est la correction 26. Il est donc très probable que celui qui réalisa la copie calligraphique (celle dont on a perdu les traces) a transcrit ici le nom incorrect, détourné peut-être par le y, caractérisé par une forme assez voyante, qui dépasse nettement sur la ligne d'écriture en dessous. On en vient à soupçonner que l'inexactitude de Constantin puisse être à la base de l'erreur d'Henry.

Dans d'autres passages, nous surprenons Constantin et Henry occupés à «se tromper ensemble». Ctésias décrit la queue de la fabuleuse martichora, douée d'un aiguillon et longue de plus d'une coudée: Τὴν δὲ κέρκον ἔχει οἵανπερ σκορπίος ὁ ἠπειρώτης, ἐν ἡ καὶ τὸ κέντρον ἔχει, μείζω ὑπάρχουσαν πήχεος (45b 35-37). Dans l'expression μείζω ὑπάρχουσαν πήχεος le participe est accordé avec τὴν κέρκον, la queue, tandis que Constantin le rattache erronément à l'aiguillon (τὸ κέντρον)<sup>27</sup>: «Elle a une queue semblable à celle du scorpion de terre, dans laquelle se trouve *un aiguillon qui a plus d'une coudée de longueur.*» Même erreur pour Henry: «Il a la même queue que le scorpion de terre; elle est munie d'*un dard de plus d'une coudée*<sup>28</sup>.»

Les premières trois lettres *Cré* se superposent à *Cyru*, le *s* final du nom du roi perse est réutilisé et à lui se joignent les lettres *us*, qui complètent l'intervention. De nombreuses corrections de Constantin sont réalisées par superposition, tandis que son réviseur habituellement barre le texte et remplit l'interligne avec la correction.

Dans la description d'Élien, *De natura animalium* IV, 21 (= *FGrHist* 688 F 45dβ), qui dépend de Ctésias, c'est en effet de l'aiguillon qu'on dit qu'il mesure parfois même plus d'une coudée. Sur ce texte se fondent les corrections similaires de Baehr, Jacoby et Lenfant qui transforment le genre du participe du féminin au neutre. Aucune de ces conjecture ne figure dans l'apparat de Bekker, que Constantin lisait, ni dans celui d'Henry.

Dans la phrase suivante, Ctésias précise que, parmi les nombreux aiguillons que la *marti-chora* possède, elle en a un ἐπ' ἄκρῳ, ὥσπερ σκορπίος. Curieuse la proximité entre Constantin et Henry dans ce cas aussi où, à la place du courant *au bout de la queue*, le

Les fautes communes ne sont pas les uniques indices d'un éventuel rapport de dépendance entre les traductions; parfois même une même manière d'entendre une expression ou un terme peut porter à cette conclusion, particulièrement quand il s'agit d'un mot ayant une valeur sémantique assez vaste comme τὸ πράγμα. Lorsque Photios-Ctésias raconte la trahison de l'eunuque Combaphis, qui permit à Cambyse de conquérir l'Égypte, il précise καταπροδόντος τάς τε γεφύρας καὶ τἄλλα τῶν Αἰγυπτίων πράγματα (37a 36-37). La langue latine dispose d'un terme qui satisfait pleinement le sens du grec, le substantif res, qui est en effet le mot employé par Schott: «pontes ac ceteras Ægyptiorum res prodidisset». Tant res que πράγματα impliquent évidemment la sphère sémantique du politique<sup>29</sup>. Constantin fait un choix différent: «Lui ayant livré les ponts et tout ce qui intéressoit les Égyptiens.» Interprétation assez originale, qui se retrouve dans la traduction d'Henry: «Livra les ponts et trahit tous les intérêts de l'Égypte<sup>30</sup>.» On observe aussi que le pronom οὖτος, placé au début de la période qui contient cette proposition, est explicité par les deux traducteurs avec «ce Bagapatès », tandis que le contexte conseillerait de le rapporter à Cambyse, en faisant de lui le sujet de στρατεύει ἐπ'Αἴγυπτον<sup>31</sup>.

Certes, on ne peut pas dire que la version d'Henry reproduise en tout celle de Constantin : méprises et interprétations de ce dernier ne conditionnent pas nécessairement le premier, ni les omissions dans la traduction d'Henry ne trouvent forcément une explication dans la traduction de l'autre (du moins pas dans sa première rédaction, qui est pour l'instant la seule que l'on peut examiner). Les points de contact qu'on a soulignés sont cependant significatifs, si l'on tient compte du fait qu'ils ne concernent qu'un seul des 280 chapitres de la *Bibliothèque* de Photios. Qu'Henry procédait dans

premier traduit « elle en a un autre *sur la tête*, comme le scorpion », et l'autre « il en a encore un *au sommet de la tête*, comme le scorpion ».

Cf. la traduction de C. Bevegni: "tradì consegnando i ponti, e con essi *il dominio* dell'Egitto" (N.G. Wilson, C. Bevegni, *Fozio*, *Bibliotheca*, Milano, Adelfi, 1992).

La traduction de Wilson (N.G. Wilson, *Photius, The Bibliotheca*, a selection translated with notes, London, Duckworth, 1994) «gave up the bridges and betrayed the interests of Egypt» a été évidemment influencée par celle d'Henry. Cette dépendance de la traduction de Wilson par rapport à l'édition d'Henry peut être relevée aussi ailleurs: par exemple, le nom du fils d'Artaxerxès I<sup>er</sup> et Cosmartidène, 'Αρσίτης (42a 3), qui, dans la traduction anglaise (*Aristes*), reflète involontairement la graphie incorrecte 'Αρίστης de l'édition d'Henry; semblablement, le nom du deuxième fils né de Xerxès et Amestris, Υστάστης (38b 38), perd un *sigma* dans le texte grec d'Henry ('Υστάπης) et, par conséquent, aussi dans sa traduction (*Hystape*) et dans la traduction anglaise (*Hystapes*).

<sup>31</sup> Οὖτος στρατεύει ἐπ' Αἴγυπτον καὶ τῶν Αἰγυπτίων τὸν βασιλέα 'Αμυρταῖον καὶ νικᾳ 'Αμυρταῖον, Κομβάφεως τοῦ εὐνούχου, ος ἦν μέγα δυνάμενος παρὰ τῷ Αἰγυπτίων βασιλεῖ, καταπροδόντος τάς τε γεφύρας καὶ τἄλλα τῶν Αἰγυπτίων πράγματα, ἐφ' ῷ γενέσθαι ὕπαρχος Αἰγύπτου (37a 34-38). Schott aussi liait le pronom οὖτος à Bagapatès; mais – comme on l'a déjà vu dans le paragraphe précédent – il adoptait dans ce morceau la ponctuation de l'edito princeps, que ni Constantin ni Henry ne suivent ici.

son interprétation avec un œil sur la traduction de Schott est un fait reconnu ; que l'autre œil ait pu se servir du travail de Constantin est une hypothèse dont il faudra tenir compte et qui devra être approfondie. D'un côté, il y a la traduction de la *Bibliothèque* par Constantin, la première en langue moderne, la première en français ; de l'autre, il y a celle de René Henry, dans laquelle les traces d'une « influence » de Constantin sont visibles, quoique Henry exalte avec insistance sa primauté<sup>32</sup>. Entre les deux, quelque part, il a un manuscrit disparu.

#### Stefano MICUNCO

Università degli Studi di Bari Dipartimento di Scienze dell'Antichità Piazza Umberto I, 1 I-70121 Bari stefano.micunco@gmail.com

HENRY, *Photius* [n. 21], p. XXXVI-XXXVII: «la traduction qui accompagne le texte sera sa première version intégrale en langue française»; p. XLI: «Aucune traduction moderne complète n'est abordable et il n'en existe pas en français».